

C'était le seul missionnaire que Cortès pouvait abandonner sans affaiblir sa troupe.

Il y avait trois mois à cette époque que Cortès était dans la Nouvelle-Espagne. S'il n'avait point encore commencé ses opérations militaires, il en avait préparé le succès, soit en s'attachant l'armée, soit en négociant avec les Indiens et se les donnant pour auxiliaires. Avant de se mettre en marche, il voulut encore se prémunir contre l'intrigue des cours, contre le mauvais vouloir de Velasquez, contre la jalousie de quelques-uns de ses officiers. Il fit demander au roi par les magistrats de la colonie de ratifier les mesures prises et les nominations faites. Lui, de son côté, rédigea le bulletin de ses opérations. Nous possédons ce curieux monument d'adresse à grouper les faits, de talent à les colorer. Cortès accompagnait cette dépêche de toutes les choses qui pouvaient donner une haute idée des richesses du pays. Il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils étaient en droit de réclamer pour leur part dans les trésors qu'on avait jusqu'alors rassemblés, afin qu'on les pût envoyer en entier; et tel était son ascendant sur l'armée, que cette troupe d'aventuriers indigents et avides fit sans peine ce généreux sacrifice. Ce fut le plus riche cadeau que le nouveau monde eût encore fait à l'Espagne. Porto-Carrero et Montejo, principaux magistrats de la colonie, choisis pour le déposer aux pieds du trône, mirent à la voile avec des défenses expresses de toucher à Cuba.

Cette île était redoutable à Cortès. Là, son ennemi Velasquez, maître sans contrôle, venait d'obtenir le titre d'adelantado et le pouvoir de s'emparer des terres nouvellement découvertes. Un bâtiment parti de la Havane, et amenant un renfort de deux officiers, deux cavaliers et dix soldats, avait débarqué à la Vera-Cruz et apporté cette nouvelle. Elle décida Cortès à pénétrer sur-le-champ dans l'intérieur du pays, et à exécuter avant son départ un projet qu'il mûrissait depuis long-

temps. Il avait souvent vaincu la sédition; mais, comprimée, elle n'était pas éteinte. Il savait que plusieurs soldats, fatigués du service, soupiraient après leur retour et déserteraient au premier revers, au premier danger. Il savait aussi que sa petite armée ne pouvait s'affaiblir de quelques hommes sans danger. Dernièrement encore il avait été sur le point de voir ses rangs s'éclaircir par la fuite de plusieurs de ses gens: ils s'étaient emparés d'un brigantin avec lequel ils voulaient se rendre à Cuba; ils avaient été découverts et punis; mais cette tentative pouvait se renouveler tant que la mer serait libre. Il fallait donc détruire la flotte et enfermer l'armée sur le continent. Cette audacieuse résolution, prise par Cortès, fut exécutée avec une adresse infinie. A l'aide de pilotes gagnés, il eut l'art de persuader à ses soldats que les navires étaient incapables de tenir plus longtemps la mer. Il fit valoir tout l'avantage que l'on allait retirer d'une centaine de matelots alors disponibles, et l'heureuse et puissante influence de cette alternative nouvelle: conquérir ou mourir. Les paroles de Cortès s'adressaient à des Espagnols du seizième siècle. D'un consentement unanime, les vaisseaux furent tirés à terre, mis en pièces, et, par un effort de courage auquel l'histoire n'offre rien de comparable, quelques centaines d'hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, au milieu de nations puissantes et inconnues, en s'ôtant tout moyen d'échapper au danger par la fuite; ne se réservant d'autres ressources qu'une constance inébranlable, une valeur à toute épreuve.

Cette armée de braves partit de Chempoalla le 16 août pour la conquête du grand empire de l'Amérique du Nord. Elle se composait de quatre cent quinze hommes d'infanterie, seize cavaliers, et traînait après elle six pièces de campagne. Les malades, les invalides, les vieillards, restaient à Villarica de la Vera-Cruz pour défendre cette colonie naissante; ils étaient sous les ordres d'Escalante, vieil officier,

homme de cœur dévoué à Cortès. Deux cents Indiens fournis par le cacique de Chempoalla étaient chargés de porter le bagage et de traîner l'artillerie. Quatre cents autres sujets du même cacique accompagnaient l'armée comme auxiliaires. Cortès n'en avait pas voulu davantage. Avant de le suivre dans cette mémorable expédition, et pour en mieux comprendre les détails, jetons un coup d'œil sur la division politique de l'Anahuac et sur l'étendue du royaume de Moctezuma en 1519.

L'Anahuac, cette grande contrée de l'Amérique du Nord, dont la dénomination ne doit pas être confondue avec celle de Nouvelle-Espagne, n'avait pas toujours eu les mêmes limites. Réduite, dans l'origine, à la seule vallée de Tenochtitlan, ou de Mexico, on l'étendait, à l'époque dont nous nous occupons, à tout le pays compris entre le quatorzième et le vingt et unième degré de latitude. Outre l'empire aztèque de Moctezuma, l'Anahuac renfermait encore les petites républiques de Tlascalca et de Cholula, le royaume de Texcoco et celui de Mechoacan, etc.

C'est une erreur de Solis d'avoir étendu le royaume mexicain depuis Panama jusqu'à la Nouvelle-Californie. Les recherches du savant Clavigero nous ont appris que le *sultan de Tenochtitlan* n'avait sous sa domination qu'un État beaucoup moins vaste, limité, sur les côtes orientales, par les rivières de Guazacualco et de Tuspan ou de Tuzapan; sur les côtes occidentales, par les plaines de Soconusco et par le port de Zacatula. Ses frontières, au nord, atteignaient le pays des Huastecas (le Queretaro actuel) et touchaient aux terres des barbares Otomies. En jetant un coup d'œil sur la carte générale de la Nouvelle-Espagne, de M. de Humboldt, on voit que, d'après ces limites, l'empire de Moctezuma n'embrassait que les anciennes intendances de Vera-Cruz, d'Oaxaca de la Puebla, et quelques parties maritimes de la province de Valladolid. Sa surface peut être évaluée à dix-huit ou vingt mille lieues carrées.

Aucune des provinces comprises dans le Guatemala, dans les diocèses de Nicaragua et de Honduras, pas plus que la Californie, ne dépendaient de l'empire mexicain. Il ne possédait même qu'un très-petit nombre de places frontières dans le Chiapa.

A l'ouest des possessions mexicaines, on entraînait dans le royaume indépendant de Mechoacan, grand et vaste pays compris aujourd'hui dans l'État de Valladolid. Ce puissant royaume n'avait jamais rien perdu dans ses guerres avec les Aztèques. Sa civilisation n'était pas moins avancée que la leur. Il jouissait d'un beau ciel, d'un doux climat; il possédait de riches pâturages et des terres fertiles; il s'étendait depuis le Rio de Zacatula jusqu'au port de la Navidad, et depuis les montagnes de Xala et de Colima jusqu'à la rivière de Lerma et au lac de Chapala, à l'ouest du lac de Texcoco. Le royaume de ce nom, allié des Mexicains depuis 1424, et non leur tributaire, touchait à l'est le territoire de Tlascalca, au sud celui de Chalco, au nord les terres des Huastecas. Large de soixante milles et long de deux cents, il égalait à peine la huitième partie du royaume aztèque. Il était l'un des plus anciens États de l'Anahuac: il en avait été jadis le plus considérable; mais des guerres malheureuses, en réduisant successivement ses frontières, ne lui laissaient d'autre supériorité sur ses voisins que celle de l'intelligence et de la culture des lettres et des arts.

L'État de Tlacoopan (*Tacuba*), beaucoup plus resserré, mais protégé par les Aztèques et suivant leur fortune, se trouvait entre les lacs et le Mechoacan, entre la vallée de Toloncan et le pays des Otomies; il ne méritait guère le nom de royaume.

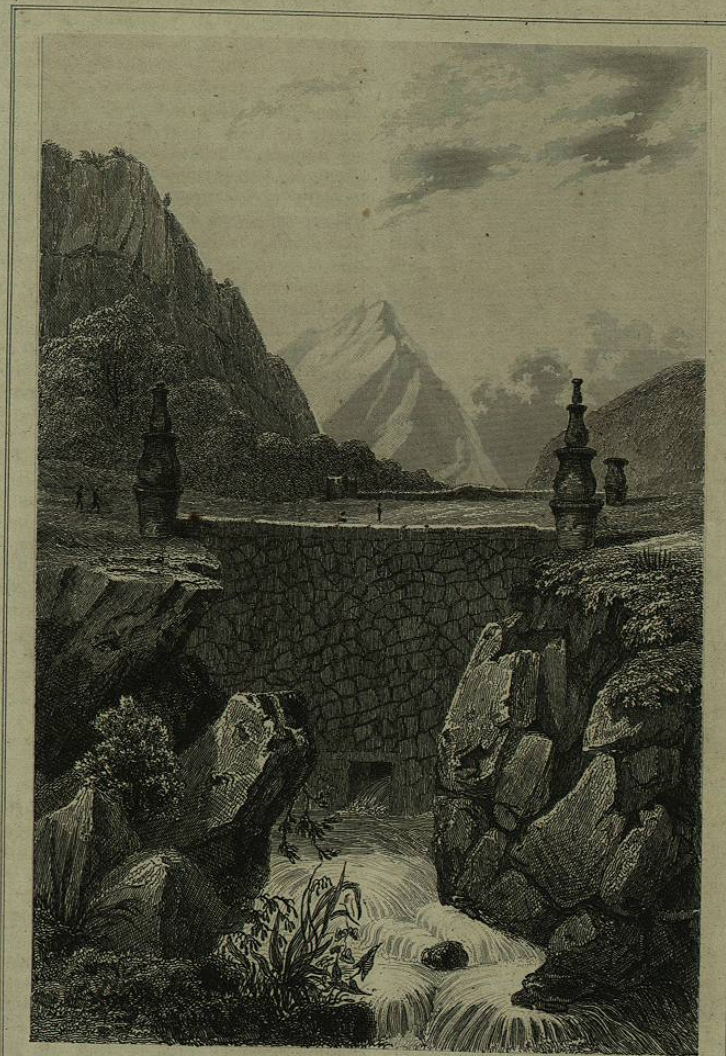
Moins grande encore était la république de Tlascalca; son territoire, environné par les domaines de Mexico, de Texcoco, de Cholula et de Huexotzinco, offrait à peine une ligne de cinquante milles de l'est à l'ouest, sur une autre ligne de trente milles du nord au sud. Cette république, comprise aujourd'hui dans l'État de Puebla

ainsi que l'ancien Cholulan, joue un rôle trop important dans la conquête du Mexique pour que nous passions sous silence son origine, son état social et politique, et le caractère particulier de ses habitants.

Les Tlascalans, probablement une tribu de la nation chichimèque, appartiennent aux anciens émigrants des contrées du Nord, envahisseurs du plateau d'Anahuac. On les trouve d'abord dans la vallée de Mexico dont ils pillent les habitants sédentaires et agricoles. Ceux-ci se réunissent dans un intérêt de défense commune, et obligent ces brigands à chercher fortune ailleurs. Partie d'entre eux se rend dans les forêts, vers le nord de la vallée, et s'associe aux peuples chasseurs, partie se dirige à l'est et au sud. Les uns vont s'établir dans le voisinage des volcans Popocatepetl et Orizaba; les autres, et c'est le plus grand nombre, prennent leur route par Cholula, et vont asseoir leurs cabanes de feuillage aux pieds de la grande montagne Matlacueye; c'est là qu'ils s'établissent, après avoir expulsé les Olmèques et les Xicalanques, anciens maîtres du pays. Ils obéissent d'abord au chef qui les avait conduits à la victoire; ce fut leur premier roi. Bientôt leurs huttes devinrent une ville; ils la placèrent sur un haut terrain, au milieu de rochers de difficile accès. Ils ne se bornent point à élever une place forte, ils font, du centre de leur district, un vaste camp retranché en profitant avec intelligence de tous les mouvements du terrain. À l'occident, ils l'enferment par des fossés profonds et de larges parapets; à l'est, par une muraille de six milles de longueur; au sud, le haut Matlacueye leur fournit un rempart naturel, et, vers le nord, une chaîne de rameaux de la Cordillère leur permet d'établir une ligne de points inexpugnables. C'est dans cette enceinte, bien à l'abri des invasions de leurs voisins, qu'ils se civilisent par la culture du sol, et que, de générations en générations, ils s'exercent à la guerre pour maintenir leur indépendance. Depuis deux siècles

cette nation avait toujours les armes à la main, luttant contre ses voisins et quelquefois contre le puissant empire mexicain qui n'avait pu parvenir ni à la courber sous le joug, ni même à entamer ses frontières. Elle parlait la langue des Aztèques; elle avait le même culte religieux et sanguinaire, les mêmes superstitions, les mêmes préjugés, les mêmes arts, à peu près la même civilisation Tlascala, dans sa haine mortelle contre Mexico, servait de lieu de refuge à tous les ennemis de l'empire. Les rangs de son armée se grossissaient de tous les proscrits, de tous les vaincus empressés d'échapper au couteau du grand sacrificateur mexicain.

Les Tlascalans, fiers et braves, n'étaient pas moins cruels que leurs ennemis. Leur gouvernement n'était plus celui d'un seul; la forme aristocratique et oligarchique avait prévalu sur un certain nombre de familles nobles. La ville de Tlascala se divisait en quatre quartiers, gouvernés par quatre chefs qui l'étaient aussi d'un certain nombre de terres, bourgs et villages dépendants de chaque quartier. La république se composait donc de quatre petits États fédérés, dont la ville de Tlascala était le centre et la capitale. Les gouverneurs, réunis aux familles nobles, exerçaient le pouvoir législatif. Cette assemblée, le sénat de la nation, faisait les lois, les traités de paix, les règlements d'administration publique, et déclarait la guerre. Les Tlascalans, robustes et travailleurs, avaient mis à profit leurs terres accidentées, propres à diverses cultures. Ils récoltaient beaucoup de maïs. Leur cochenille était alors estimée au-dessus de toutes les autres. Le commerce d'échange leur fournissait ce qu'ils ne produisaient pas; toutefois, ceux d'entre eux qui vivaient dans la partie la plus montagneuse et la plus ingrate du pays, conservaient les mœurs et le caractère des peuples chasseurs. On découvrait dans leurs lois quelques traces de justice distributive et de jurisprudence criminelle. Elles punissaient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son père, le péché contre na-



Pont dans la province de Tlascala près de Los Reyes.

ture, elles punissaient du bannissement le larcin, l'adultère, l'ivrognerie. Elles permettaient la pluralité des femmes; le climat y portait, le gouvernement y encourageait.

Pour le mérite militaire on réservait les grands honneurs, dans cette république toujours armée. Le courage n'était là qu'un devoir, l'audace heureuse dans les batailles avait seule droit aux récompenses. On dit que les Tlascalans portaient, dans leurs carquois, deux flèches, sur lesquelles se voyaient les noms ou les images de leurs anciens héros. Ils commençaient le combat par lancer une de ces flèches; l'honneur obligeait à la reprendre. Les habitudes guerrières de ce peuple étaient empreintes d'un certain vernis chevaleresque; ils dédaignaient les ruses de guerre, les embuscades et le secours des armes défensives; ils se présentaient presque nus devant l'ennemi. On vantait leur bonne foi et leur franchise dans les traités, leur respect pour les vieillards et leur généreuse hospitalité.

Si leur haine était terrible et durable, leur amitié était sincère et à l'épreuve de la mauvaise fortune. A ces vertus se mêlaient tous les défauts des peuples barbares et conquérants. Ils se montraient souvent altiers, vindicatifs et féroces; ils traitaient les vaincus à la manière de tous les peuples de l'Anahuac. Ils sacrifiaient aux dieux les prisonniers de guerre qu'ils ne conservaient pas comme esclaves. Mais ce qu'il faut admirer dans cette nation, c'est l'horreur du joug étranger, l'amour de l'indépendance et la passion de la liberté.

Plusieurs routes se présentaient à Cortès pour atteindre les hauteurs du plateau mexicain, et s'avancer vers la capitale. Il fit choix de celle qui le conduisait au milieu des belliqueux Tlascalans, par cela seul qu'ils étaient les ennemis acharnés de Moctezuma, et que leur alliance pouvait lui être d'un puissant appui. Le premier jour, les Espagnols entrèrent dans Xalapa; ils se trouvèrent bientôt, au milieu de montagnes désertes, aux prises avec

le froid, la pluie et les ouragans. Les passes de ces montagnes n'étaient point inhabitées; on y vit quelques villages et un grand nombre de temples. « Tout indiquait, dit Bernal Diaz, que nous entrions dans une nouvelle contrée. Les temples étaient élevés, de belle apparence, et entourés d'habitations. Celles des caciques, blanches à l'extérieur, ressemblaient à quelques-unes de nos maisons d'Espagne. Cette place fut nommée, par nous, Castel-Blanco. Là nous fûmes bien reçus, bien fournis de provisions; là nous apprîmes une multitude de choses sur Moctezuma, son empire, sa puissance, ses armées, son gouvernement, ses richesses. Toutes ces choses, nouvelles pour nous, augmentaient notre désir de les posséder. A de tels récits, nous n'avions d'autre pensée que de faire fortune, sans songer, tel est le caractère espagnol, que nos espérances avaient toute l'apparence d'une chimère. Et quand on nous demandait ce que nous venions faire, malgré les ordres de Moctezuma, Cortès répondait : « Nous venons, au nom de notre roi, ordonner à votre maître de se soumettre à lui : nous venons, au nom de notre Dieu, commander à votre maître de ne plus faire la guerre à ses voisins, de ne plus les outrager, de ne plus les réduire en esclavage, de ne plus les sacrifier à ses idoles. Et vous aussi, cessez ces abominables sacrifices, et adorez notre Dieu. » Les caciques gardaient le silence, et le zèle de Cortès s'échauffait. Il voulut faire planter une croix, mais le père Olmedo l'en empêcha. » Nous aurons, plus d'une fois, l'occasion de faire remarquer que Cortès a tout le fougueux fanatisme d'un ignorant missionnaire, et le père Olmedo, le calme et la prudence d'un général d'armée et d'un homme politique. Les Chempoallans, qui marchaient avec les Espagnols, les servaient à merveille par leurs discours. Un des soldats de Cortès avait un gros chien qui aboyait pendant la nuit, chose étrange pour les naturels et qui les effrayait beaucoup; ils demandèrent si c'était un tigre ou un

lion qu'on avait amené pour les dévorer. Les Chempoallans répondirent : « Le monstre vient pour se jeter sur vous et vous mettre en pièces si vous offensez ces puissants étrangers. Avec leurs canons ils envoient des morceaux de rochers qui tuent l'ennemi à la distance qu'il leur plaît de frapper; avec leurs chevaux ils atteignent tous ceux qu'ils poursuivent. » A ces paroles, la foule, émerveillée, répondait : « Ces étrangers sont les fils du soleil. » Alors les Chempoallans ajoutaient : « Prenez-en donc soin, et faites-leur des présents, car ils connaissent vos plus secrètes pensées. » Ces merveilleuses histoires allaient se répandant de village en village; et servaient comme d'avant-garde aux Espagnols.

Cependant, instruit des dispositions belliqueuses des peuples de Tlascala, Cortès résolut d'envoyer quelques Chempoallans demander à ces fiers républicains passage sur leurs terres. Il espérait que son intention connue de marcher sur Mexico, de délivrer les Indiens du joug de Moctezuma, serait une puissante recommandation auprès des ennemis de ce prince. Mais il oubliait que les Tlascalans étaient soupçonneux, comme tous les hommes qui vivent au milieu de voisins hostiles, que sa qualité d'étranger était suspecte, que la haine qu'il portait aux dieux de tout l'Anahuac soulevait contre lui l'influence des prêtres, puissante sur l'esprit des peuples.

Revêtus du costume d'ambassadeurs, les épaules couvertes de la mante de coton à franges tressées, une large flèche dans la main droite les plumes en haut, et la coquille en forme de bouclier au bras gauche, les Indiens chargés des intérêts de Cortès se mirent en route. Les plumes blanches de leurs flèches annonçaient en eux des ministres de paix; rouges, elles eussent indiqué des hérauts qui vont dénoncer la guerre. Ses envoyés eurent soin de suivre la grande route tracée, pour conserver le privilège attaché à leur caractère. S'ils eussent commis l'imprudence de marcher par les petits sentiers des campagnes, ils auraient perdu le

droit d'exiger le respect du peuple et la protection des magistrats.

A leur arrivée dans la capitale, ils furent accueillis comme des frères; on les logea dans la maison uniquement destinée aux ambassadeurs, suivant l'usage de tous les États de l'Anahuac; puis on les introduisit devant les sénateurs réunis en grand conseil. Tous les nobles s'y trouvaient avec les quatre principaux chefs du pays. Voici le discours que les vieux chroniqueurs, soit indiens, soit espagnols, mettent dans la bouche des envoyés : « Très-grands et très-vaillants chefs, que les dieux vous comblent de prospérité et vous donnent la victoire sur vos ennemis. Le seigneur de Chempoalla et toute la nation totonaque vous offrent leurs respects, et vous annoncent que, du côté de l'orient, sont arrivés dans notre pays, portés sur de grands vaisseaux, un certain nombre de guerriers, par l'assistance desquels nous sommes maintenant délivrés de la domination tyrannique du roi de Tenochtitlan (*Mexico*). Eux, nos défenseurs, se disent et se reconnaissent vassaux d'un grand et puissant monarque, au nom duquel ils viennent vous visiter, vous apporter la connaissance d'un Dieu puissant, et vous offrir leur appui contre votre ennemi ancien et invétéré. Notre nation, suivant les préceptes et les mouvements de l'intime amitié qui a toujours subsisté entre elle et votre république, vous conseille de recevoir, comme amis, ces étrangers qui, bien que peu nombreux, égalent un grand peuple en puissance. » Le président du sénat, Maxicatzin, remercia les ambassadeurs de leur bon vouloir, et les pria de se retirer pour qu'on délibérât sur leur demande. C'était un homme en haute estime parmi ses compatriotes; sa prudence, sa bienveillance, son amour pour le pays, étaient choses connues de tous. Il prit la parole le premier : « Ne refusons pas les conseils et les avis que nous donnent les Totonagues, ennemis du grand ennemi de la république. Ces étrangers, tels qu'on nous les représente, sont sans doute les hommes

extraordinaires qui doivent, selon la tradition, visiter un jour nos contrées. Les tremblements de terre, les langues de feu aperçues dans les cieux, et plusieurs autres prodiges arrivés dans ces dernières années, indiquent assez que les temps voulus par la tradition sont accomplis. Si ce sont des êtres immortels, en vain la république leur défendra l'entrée du pays. Notre refus peut amener de grands malheurs. Et quelle ne serait pas la joie du méchant Mexicain, si, après avoir refusé d'admettre ces étrangers, ils venaient à pénétrer sur nos terres par la force. » Tel fut l'avis du plus sage des Tlascalans; tel ne fut pas celui du vieux Xicotencatl, chef de grande autorité par sa longue expérience des affaires civiles et militaires. Il dit lui que si les lois enjoignaient d'accueillir l'étranger, elles défendaient d'admettre celui qui peut porter préjudice à l'Etat; que les hommes pour lesquels on réclamait cette faveur étaient bien plutôt des monstres rejetés par les vagues de la mer qui n'avait pu les souffrir dans son sein, que des dieux descendus du ciel. « Est-il possible que les dieux soient si avides d'or et de voluptés? Et qu'ont-ils à faire dans un pays aussi pauvre que le nôtre, où l'on manque même de sel? C'est blesser l'homme du pays que de supposer qu'il puisse être à la merci d'une poignée d'aventuriers. S'ils sont mortels, les armes des Tlascalans l'apprendront à tout l'Anahuac; s'ils sont immortels, il sera toujours assez temps d'apaiser leur colère par des hommages et d'implorer leur merci par le repentir. Rejetons leur demande, et s'ils persistent, que la force repousse la force. » Ces opinions opposées de deux personnages également respectés divisèrent les sénateurs. Ils flottaient dans l'incertitude, lorsqu'un des leurs, homme politique et rusé, se plaçant dans un juste milieu, proposa, comme moyen terme, de faire une réponse polie et amicale au chef des étrangers en lui accordant la permission d'entrer, et de charger en même temps le fils de Xicotencatl d'aller, avec une troupe

d'Otomies, s'opposer à son passage. « Si Xicotencatl est vainqueur, ajouta-t-il, les armes de la république en recevront un grand éclat, s'il est vaincu, nous accuserons les Otomies d'avoir entrepris la guerre sans ordre. » Cet expédient, digne de la diplomatie du vieux continent, fut accueilli comme moyen de se tirer d'affaires sans danger.

Cortès, en attendant le retour de ses envoyés, marchait en avant. Il fut bientôt en vue de ces formidables retranchements élevés aux frontières de la république. Son armée se composait alors non-seulement de ses alliés totonagues, mais encore de la nombreuse garnison mexicaine de Xocotla, dont il avait grossi ses rangs, tant il était habile à séduire même les propres troupes de Moctezuma, tant il s'entendait à mettre toutes les chances vulgaires en sa faveur; ce qui fait valoir beaucoup les couleurs chevaleresques et les teintes du merveilleux dont les chroniqueurs espagnols embellissent les événements de la conquête. Par une inconcevable négligence, ces espèces de Thermopyles, ordinairement gardées par les Otomies, se trouvaient abandonnées. Les Espagnols les franchirent sans coup férir, et entrèrent librement sur le territoire de la république, où, pouvant se déployer et manœuvrer à l'aise, ils n'eurent pas de peine à repousser la petite troupe de Xicotencatl. En ce moment, quelques envoyés tlascalans se présentèrent pour jouer la comédie diplomatique dont on était convenu. Cortès eut l'air d'être persuadé de la franchise de leurs excuses; et redoubla de précautions. Il n'en pouvait trop prendre dans la route difficile qu'il était forcé de parcourir. Il marchait entre des montagnes élevées, hérissées de rochers, coupées de ravins et de précipices. Pendant cette marche, il vit accourir, tout en larmes, les deux derniers envoyés chempoallans; ils criaient à la trahison; ils prétendaient qu'on les avait emprisonnés dans une cage de bois, et qu'on se préparait à les sacrifier aux dieux, lorsqu'ils étaient

parvenus à s'échapper (*). Cette lamentable histoire était à peine débitée, que les Espagnols virent devant eux un bataillon ennemi, qui, tout en lançant des dards et des flèches, reculait à mesure qu'ils avançaient, et ne s'arrêta qu'après les avoir conduits sur un terrain inégal et montueux, où ils ne pouvaient faire usage de leur cavalerie. En ce moment, l'armée tlascalane, que les mouvements du terrain avaient dérobée à la vue, apparut tout à coup rangée en bataille. Elle était nombreuse et bruyante, et semblait impatiente de combattre (**). Les manœuvres de Cortès la forcèrent à venir dans la plaine, où, après un engagement d'une heure, les Tlascalans abandonnèrent le champ de bataille : ils ne prirent point la fuite, mais se retirèrent en bon ordre, emportant avec eux leurs morts et leurs blessés, qui étaient nombreux ; ils prouvèrent à Cortès que, mieux armés et mieux disciplinés, ils l'eussent arrêté à son début. Ses destinées auraient alors fini dans la plaine de Teotzincó (lieu de l'eau divine), et le monde ne l'eût appelé qu'un aventurier malheureux. Il ne perdit qu'un homme, et n'eut que quinze blessés, si l'on en croit ses bulletins. A la suite de cette affaire, les deux armées furent spectatrices d'un combat singulier entre un officier tlascalan et un noble chempoallan. Ce dernier renversa son adversaire et lui coupa la tête qu'il rapporta en triomphe dans les rangs des Espagnols, au bruit de leurs fanfares et de leurs acclamations. C'était le bouquet de cette journée sanglante.

Dans cette guerre, comme dans toutes celles de Cortès avec les Indiens,

(*) Clavigero révoque en doute ce récit des Chempoallans. Il est contraire aux habitudes ordinaires des Tlascalans, à leur bonne foi, à leur respect pour le caractère sacré des ambassadeurs.

(**) Cortès porte cette armée à 100,000 hommes, Bernal Diaz à 40,000, d'autres historiens à 30,000. Il y a évidemment plus ou moins d'exagération dans tous ces chiffres.

les détails des petits combats sont fastidieux ; l'intérêt manque là où les chances ne sont pas égales, et elles sont loin de l'être entre des hommes nus et des hommes bardés de fer ; entre des lances et des épées de bois durci au feu, glissant sur les boucliers, effleurant à peine les corselets piqués des Espagnols, et des lances et des épées d'acier qui percent d'outre en outre ; entre des pierres lancées par une fronde, et la mitraille vomie par le canon ; entre des flèches légères, et les balles des mousquets ; entre une troupe sans ordre, et un bataillon qui manœuvre avec art et ne perd pas un de ses avantages. Si le courage seul avait pu donner la victoire, les Tlascalans auraient vaincu, car ils étaient braves et persévérants. Cortès les jugeait ainsi. Après chaque combat, et il en livra quatorze à ces républicains, il leur faisait proposer la paix. Il ne répondait à leurs refus hautains que par de nouvelles offres, par des paroles bienveillantes qui ne portaient nullement le cachet du vainqueur, et qu'on ne peut attribuer qu'au froid calcul de l'homme politique. Cortès crut qu'en dévastant leur territoire ils deviendraient plus traitables. Il brûla quelques-uns de leurs villages, il détruisit plusieurs temples, il mit au pillage une de leurs villes peuplées, fit de nombreux prisonniers, et les renvoya porteurs de paroles pacifiques. Malgré la mauvaise fortune, l'orgueil des Tlascalans n'avait pas fléchi. Ils répondirent : « Que les Espagnols viennent dans notre capitale, nous y ferons la paix en les sacrifiant, et leur chair nous servira de nourriture. » Xicotencatl, pour prouver à ses ennemis qu'il ne voulait pas les vaincre par la famine, leur envoya une grande quantité de volailles et de maïs, en leur faisant dire de se bien nourrir, parce qu'il croirait manquer de respect à ses dieux en leur offrant des victimes affamées, et qu'il craignait que les Espagnols, devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger. A de tels ennemis il fallait encore une leçon sévère. Elle leur fut donnée le

5 septembre 1519. Ce jour-là, tout ce qui était en état de porter les armes dans la république était réuni. Laissons Bernal Diaz, dans son style de soldat, nous raconter cette grande journée. Il y était, il s'y distingua, et ne sait pas mentir.

« La barbare réponse faite par les Tlascalans à nos dernières propositions, dit ce vieux guerrier, sonnait terriblement mal à nos oreilles. Cortès, sans laisser rien paraître de l'impression qu'elle lui causait, redoubla de bonnes manières envers les envoyés ; il les questionna adroitement, et il apprit d'eux ce qu'était Xicotencatl, ce qu'était son pouvoir, ce qu'était son armée. Il sut que nous avions devant nous cinquante mille hommes divisés en cinq corps ; que l'étendard du général en chef était un grand oiseau blanc, aux ailes déployées, ressemblant à une autruche ; que chacun des cinq corps de l'armée se distinguait par un signe particulier, porté par les caciques, à la manière de la noblesse de Castille. Lorsque nous eûmes entendu toutes ces choses, nous réfléchîmes que nous étions des êtres mortels, et, comme tous les hommes, craignant la mort, nous nous préparâmes à la bataille en nous confessant à nos révérends pères qui furent occupés toute la nuit à ce saint office.

« Le 5 septembre, tous nos hommes furent sur pied sans excepter les blessés. Les arbalétriers et les porteurs de mousquets eurent ordre de tirer alternativement, et de telle sorte que chacun d'eux fût toujours occupé. On enjoignit aux soldats de frapper de la pointe de l'épée, et de percer d'outre en outre ; aux cavaliers de bien garder leurs rangs, de charger à demi-vitesse de cheval, de diriger les lances aux yeux de l'ennemi, et de courir au milieu des masses sans s'arrêter. On déploya notre grande bannière dont les couleurs flottèrent aux vents ; elle fut confiée à la garde de quatre hommes d'élite, et notre petite troupe se mit en marche. Nous n'avions pas fait un quart de lieue que nous aperçûmes l'armée ennemie couvrant la

plaine. Chaque corps se faisait aisément distinguer, et tous s'avançaient aux sons bruyants de leurs instruments de guerre.

« On a beaucoup écrit sur cette bataille de si longue durée et si longtemps disputée, où quatre cents hommes se virent entourés tout à coup par une multitude d'ennemis qui s'étendaient dans toutes les directions à plus de deux lieues. La plupart de ceux qui composaient notre petit bataillon étaient malades ou blessés. Nous avions devant les yeux de féroces adversaires déterminés à nous anéantir, soit en nous tuant sur place, soit en nous sacrifiant à leurs faux dieux. Bientôt une volée de flèches, de dards, de pierres, couvrit la terre ; quelques armures furent percées, quelques hommes sans défense atteints ; puis les Tlascalans avancèrent, attaquant avec leurs lances, avec leurs épées, se prenant corps à corps avec nos soldats, et s'encourageant à frapper par de grands cris. A cette attaque, à ces bruits sauvages, répondirent notre artillerie et notre mousqueterie. C'était un terrible feu, un épouvantable ravage. Notre infanterie aussi fit merveille ; elle parvint, à grands coups d'estoc, à se dégager de ces masses, à les rompre, et, pénétrant ensuite dans les trouées faites, la cavalerie chargea avec une telle vigueur, qu'après Dieu c'est à elle à qui nous dûmes la victoire. Pendant un moment, je vis notre bataillon presque rompu, et tel était le poids de l'ennemi sur nous, que tous les efforts de Cortès ne pouvaient parvenir à le rallier. Nos bonnes épées firent ce miracle. Les fautes de l'ennemi nous sauvèrent. L'épaisseur de ses lignes donnait beau jeu à nos volées de canon. Entassés qu'ils étaient, les Tlascalans ne pouvaient se mouvoir, s'étendre, se déployer sans confusion, et, par cette mauvaise disposition, quelques-uns de leurs corps ne purent donner et demeurèrent spectateurs du combat. La méintelligence d'ailleurs était dans leurs rangs et nous servit bien. Le fils d'un seigneur chichimèque, qui commandait les vassaux de son père avait été

insulté par Xicotencatl, au sujet de sa conduite dans les combats précédents. Le Chichimèque, outré d'un tel affront, avait proposé à son adversaire un combat corps à corps. Refusé par le Tlascalan, il se retira du champ de bataille avec tous ses gens, et entraîna avec lui les hommes d'un autre cacique. Cette défection ne découragea pas tellement l'ennemi qu'il ne tint encore et ne revint plusieurs fois à la charge. Enfin l'expérience qu'il faisait de nos armes, et plus encore la protection et la miséricorde de Dieu, nous sauvèrent. Les Tlascalans, voyant leurs principaux chefs tués, effrayés aussi par la perte d'un si grand nombre de leurs soldats, se retirèrent. Notre cavalerie, épuisée de fatigue, ne les poursuivit qu'à petite distance. Restés maîtres du champ de bataille, d'où l'ennemi avait enlevé ses morts et ses blessés avec tant de promptitude que nous n'en vîmes pas un seul, nous revînmes dans notre camp, après une lutte acharnée de quatre heures, n'ayant perdu qu'un homme, mais ayant soixante et dix des nôtres et tous nos chevaux blessés. Nous chantâmes un *Te Deum* en actions de grâces de cette victoire. Nous enterrâmes notre mort dans un endroit écarté, une espèce de caverne, de manière que l'ennemi ne pût découvrir sa tombe et la profaner.

Les vainqueurs n'étaient pas dans une moins triste position que les vaincus. Après de si grandes fatigues, ils ne pouvaient prendre un moment de repos; il leur fallait se garder devant un ennemi entreprenant. Ils étaient sans vivres; ils ne pouvaient pas même se procurer un oignon et du sel. Ils n'avaient rien pour panser leurs blessures qu'un peu de graisse humaine, et les vents glacés et coupants de la Sierra Nevada ajoutaient encore à leur misère.

Si de leur camp nous passons dans celui des Tlascalans, si nous entrons dans leurs villes, nous y voyons régner le découragement et l'effroi. Ils avaient d'abord traité de fables ce qu'on leur avait raconté des Espagnols; ce qu'ils venaient d'en éprouver chan-

geait toutes leurs idées. Leurs armes étaient impuissantes sur les corps de fer de ces étrangers; aucun d'eux n'était tombé entre leurs mains; ils les regardaient maintenant comme des êtres surnaturels dont les dieux seuls pouvaient triompher. Ils s'adressèrent aux prêtres pour savoir ce que les dieux en pensaient. « Révélez-nous, disaient-ils, la nature de ces êtres mystérieux; s'ils sont mortels, apprenez-nous comment on peut leur donner la mort. » Les prêtres répondirent: « Vos terribles ennemis sont enfants du soleil; ils sont nés dans l'orient des rayons de leur père, là, plus chauds encore que sur vos têtes dans la saison d'été. Pendant le jour, sous l'influence de cette chaleur qui leur donna la vie, ils sont invincibles; mais la nuit, quand leur père les abandonne sur la terre, ils restent sans forces, ils languissent comme les fleurs dans les jardins brûlés, et ne sont plus que de simples hommes semblables aux autres et mortels comme eux. »

Une telle réponse s'accordait trop bien avec les idées mythiques et cosmogoniques des Indiens pour que les Tlascalans ne la reçussent pas comme un oracle infaillible. Ils se préparèrent sur-le-champ à une attaque nocturne. C'était déroger à leurs usages ordinaires qui repoussaient toute surprise, toute embuscade comme un acte indigne d'hommes de cœur. Xicotencatl n'ayant pas l'habitude de ce genre de guerre, et voulant prendre d'exactes informations sur les dispositions du camp espagnol, employa une de ces ruses qui ne pouvaient réussir qu'auprès d'un général indien. Il chargea cinquante hommes d'aller, en son nom, offrir à Cortès des présents et des paroles de paix. Ces espions jouèrent mal leur rôle; plusieurs d'entre eux furent reconnus par les Chempoallans, et Cortès ne fut pas un seul instant trompé sur leur mission; il les fit tous arrêter; il les menaça de la mort. La peur les rendit sincères; ils avouèrent tout. Cortès leur fit couper les mains, et les renvoya ainsi mutilés annoncer de sa part à leur général qu'il pouvait venir

de jour ou de nuit, et qu'il trouverait gens prêts à le recevoir. « Cela fait, dit Cortès, je restai sur le qui vive jusqu'au coucher du soleil. A la nuit tombante, nos ennemis descendirent le long de deux vallons, croyant s'approcher sans être aperçus. Mais instruit de leur marche, je crus imprudent de les attendre et dangereux de les laisser arriver, craignant qu'à la faveur des ténèbres ils ne parvinssent à brûler mon camp. J'allai donc au-devant d'eux avec toute ma cavalerie; je tombai sur les plus avancés, qui s'enfuirent, sans s'arrêter et sans crier, derrière des champs de blé dont toute la terre était couverte. » L'effroi des Tlascalans était au comble. Le silence de la nuit, seulement troublé par le son des petites clochettes que les chevaux des Espagnols portaient à leur poitrail, la vue des cinquante espions mutilés et sanglants, avaient jeté une telle terreur dans l'âme des soldats de Xicotencatl, qu'ils se dispersèrent dans toutes les directions; lui-même se sauva précipitamment à Tlascalca, où sur-le-champ le grand conseil de la république fut convoqué pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire avec le vainqueur. Pendant qu'on y agite la question de la paix et que Maxicatzin rallie à sa politique les esprits effrayés par les revers des derniers jours, rentrons dans le camp de Cortès, où nous le trouvons occupé à donner audience aux ambassadeurs de Moctezuma. Ce roi mexicain tremblant à la nouvelle des victoires remportées sur les Tlascalans, redoutait une alliance entre eux et les Espagnols; il craignait également que le frère du roi de Texcoco, son neveu, à la tête d'un fort parti de mécontents, ne les appelât à son secours. Il ne voyait pas sans effroi l'influence qu'ils exerçaient sur l'esprit des princes vassaux, dont quelques-uns, à l'exemple des Totonagues, venaient tout récemment de se déclarer indépendants. Cortès lui apparaissait comme le mauvais génie de son empire, et l'éloigner à tout prix était l'unique objet de ses pensées. Croyant encore à la puissance de son nom, il voulut l'essayer de nou-

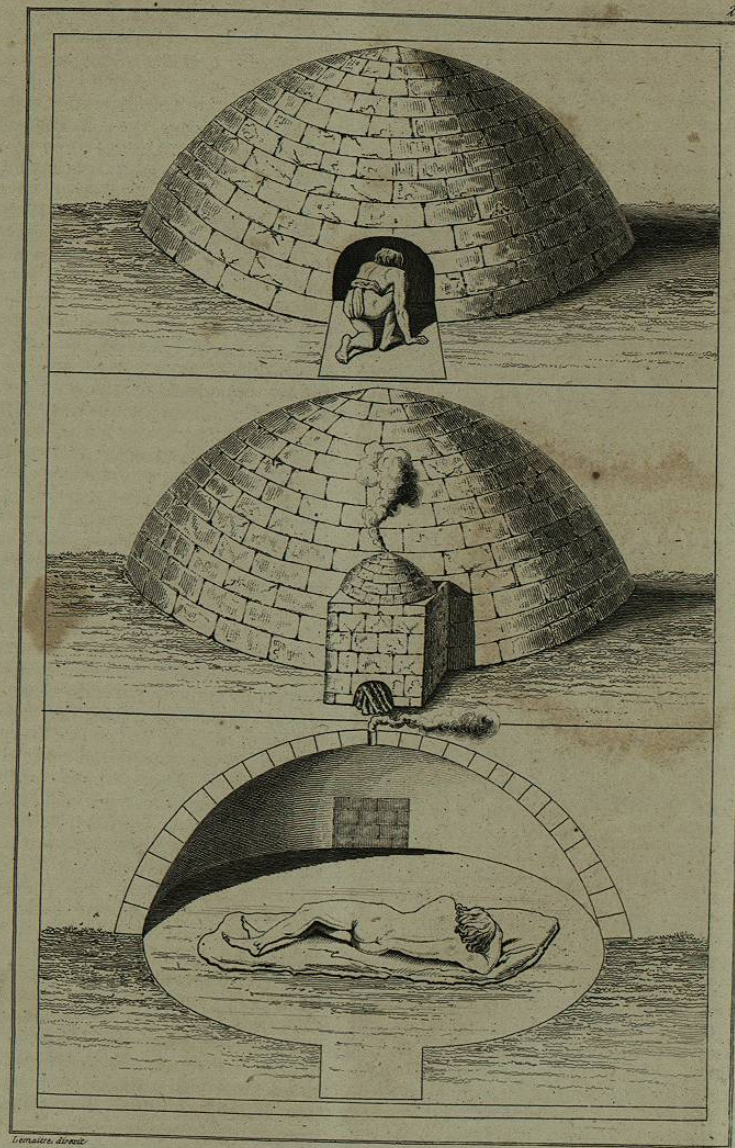
veau sur le général espagnol. Il chargea de cette mission difficile six caciques, les principaux seigneurs de sa cour. Leur suite se composait de deux cents personnes. Les présents qu'ils devaient offrir étaient plus magnifiques qu'aucun de ceux qui eussent été donnés jusqu'alors par un souverain du Mexique; ils avaient ordre d'en promettre de plus beaux encore si Cortès consentait à ne point entrer sur les terres de l'empire. Ils insistèrent sur les difficultés de la route, sur la stérilité du pays, où les Espagnols ne pourraient trouver assez de vivres pour subsister. « Ces ambassadeurs, écrivait Cortès à Charles-Quint, restèrent avec moi pendant une partie de la guerre de Tlascalca; ils virent ce dont les Espagnols étaient capables; ils furent témoins de leurs succès et de la soumission des Tlascalans. » Ceux-ci, craignant à leur tour les intrigues des envoyés mexicains, se hâtèrent de conclure la paix; pas une seule voix parmi les sénateurs ne s'éleva pour la guerre. Xicotencatl, le général en chef, fut chargé d'aller en personne porter au vainqueur les hommages de la république. « Si vous êtes, dit-il aux Espagnols, des divinités d'une nature cruelle et sauvage, nous vous offrons cinq esclaves, afin que vous buviez leur sang et que vous mangiez leur chair; si vous êtes des divinités bonnes et douces, acceptez ces parfums et ces plumes; si vous êtes des hommes, voilà des viandes, du pain et des fruits pour vous nourrir. » Tlascalca se reconnut vassale de la couronne de Castille, et s'engagea à secourir Cortès dans toutes ses expéditions. Cette paix venait fort à propos pour les Espagnols; car, harassés de fatigue, comptant un grand nombre de blessés et manquant de tout, ils en étaient revenus aux murmures, et menaçaient même de se retirer à la Vera-Cruz. La paix, la réception qui leur fut faite lors de leur entrée à Tlascalca, leur rendit l'orgueil et l'espérance; dès ce moment ils se crurent les maîtres du Mexique.

Voici le tableau que Cortès nous a laissé de la capitale de la république:

« Elle est plus grande, plus forte, plus peuplée que Grenade à l'époque de sa conquête sur les Maures; elle possède d'aussi beaux édifices; elle est beaucoup mieux approvisionnée en blé, en volaille en gibier, en poisson d'eau douce, en légumes. Chaque jour, dans son marché, trente mille personnes vendent ou achètent. Là se trouve tout ce qui est nécessaire pour se vêtir et se parer, des habits, des chaussures, des bijoux d'or et d'argent, des plumes de toute espèce, une sorte de poterie meilleure que celle d'Espagne, du bois, du charbon et des plantes médicinales. Il y a des bains publics et des lieux destinés aux lessives et à la tonte des chèvres. La police est bien faite; l'habitant est propre à tout et infiniment supérieur aux Africains les plus industriels. Le territoire de cette république contient environ quatre-vingts lieues de circuit; il est rempli de vallées, dont la culture est bien entendue, et parfaitement ensemencées. On n'y voit point de terres en friche. La constitution du pays ressemble à celle de Venise, de Gênes et de Pise. Il n'y a point de chef revêtu de l'autorité suprême. Les caciques résidants dans la ville ont pour vassaux des paysans qui labourent leurs terres. »

Pendant les vingt et un jours passés par Cortès à Tlascala, cette ville fut un foyer d'intrigues entre les envoyés mexicains et les chefs de la république. La protection de Cortès était le but des deux partis; chacun d'eux, pour l'obtenir, cherchait à se montrer le plus dévoué à ses intérêts: les Mexicains l'engageaient à se méfier des Tlascalans, qu'ils peignaient comme des fourbes; ceux-ci, faisant l'histoire de Mexico, montraient cette ville au général espagnol comme le repaire de la ruse et de la trahison, uniques instruments de sa puissance. Cortès dissimulait avec les uns et avec les autres; il remerciait en particulier tous les donneurs d'avis; il avait l'air de s'abandonner sans réserve, et témoignait toujours plus de confiance et d'amitié à celui qui lui parlait le dernier; c'est lui-même qui nous l'apprend.

Cette politique, plus adroite que loyale, porta ses fruits; les Tlascalans passèrent rapidement de la haine à l'admiration, et de la méfiance au dévouement le plus absolu; ils se prirent d'affection sincère pour les Espagnols; ils cherchèrent à s'identifier avec eux; ils imitaient leurs manières, ils copiaient leurs exercices militaires, ils allaient au-devant de tous leurs besoins; ils firent plus: généraux, officiers, soldats, nobles et peuple, ils se mirent tous à leur disposition; ils offrirent à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république. Toutefois, un zèle religieux, à peu près semblable à l'ancien fanatisme des généraux musulmans, vint encore s'emparer de Cortès et mettre l'alliance en péril. Non content de célébrer publiquement son culte à Tlascala, le général fit le missionnaire, et rien n'est redoutable comme un missionnaire qui porte une épée. Il prétendit renouveler ici les scènes violentes de Chempoalla; il menaça d'abattre les temples, de briser les idoles. Avec une population ferme dans sa croyance, avec des prêtres puissants et des magistrats disposés à protéger le culte national, c'était recommencer la guerre. Le bon P. Olmedo vint encore une fois jeter sa douce parole à cette âme ardente; il mêla le langage de la charité à celui de la politique; il déclara que la religion de Jésus-Christ ne devait pas être prêchée le fer à la main, que ses armes à elle étaient l'instruction qui éclaire les esprits, les bons exemples qui captivent les cœurs. Répétons ici, avec Robertson, que parmi les scènes d'horreurs que présente l'histoire du seizième siècle, où le fanatisme absurde féconde si souvent l'ambition, de tels sentiments font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Dans un temps où les droits de la conscience étaient si mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance était même ignoré, on est surpris de trouver un moine espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse et des premiers im-



Bains de Vapeur Mexicains.

probateurs de la persécution. Les remontrances d'Olmedo, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortès; il laissa les Tlascalans continuer le libre exercice de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renoncassent à sacrifier des victimes humaines.

Tous les préparatifs de la campagne terminés, les malades et les blessés rétablis, le moral de l'armée ranimé, les vivres assurés, la coopération des Tlascalans certaine, de nouvelles informations prises sur les forces réelles de Moctezuma, sur ses moyens de défense, sur les rivalités des grands de sa cour, Cortès annonça qu'il allait marcher en avant. Deux routes conduisaient à Mexico. La plus directe traverse les montagnes de Tlascala de l'est à l'ouest, et va aboutir entre Texcuco et Otumba : c'était celle que les ambassadeurs de Moctezuma lui indiquaient. La prudence du général répugnait à accepter un itinéraire des mains de l'ennemi. Lui prit un chemin sauvage par le revers oriental des monts Matlacueyes, passant auprès du grand volcan et se rendant au Rio-Frio. Les Tlascalans, qui l'accompagnaient au nombre de cinquante mille hommes, l'engageaient à se diriger par Huexotzinco, petite république leur alliée, et qui l'était aussi des Espagnols; mais, à la prière des envoyés mexicains et des députés de Cholula, Cortès se décida à passer par cette dernière ville; il crut que cet acte de confiance le placerait haut dans l'esprit des peuples; il renvoya même la plus grande partie des Tlascalans, ne gardant avec lui qu'un corps auxiliaire de six mille hommes.

Cholula, à l'époque où Cortès s'y présenta, était une des villes les plus considérables de l'empire, célèbre par son commerce et par ses établissements religieux. Située comme elle l'est aujourd'hui, dans une plaine fertile et bien arrosée, à quelque distance du groupe de montagnes qui borde la vallée de Mexico vers l'ouest, on y comptait quarante mille maisons, sans y comprendre les villages environnants qui dépendaient. On y fabriquait des étoffes de coton, de la pote-

rie d'argile et une espèce de faïence très-estimées; ses joailliers avaient une grande réputation d'habileté; l'art de tailler et de monter les pierres précieuses y était porté à un très-haut degré; mais, sous le point de vue religieux, Cholula avait encore une plus grande importance; c'était la Jérusalem, la Mecque, la Rome, la ville sainte de l'ancien Mexique. Les traditions s'y conservaient plus pures qu'ailleurs : c'était là qu'on venait soumettre aux théologiens les questions qui intéressaient la doctrine ou la discipline; c'était là qu'avait vécu pendant de longues années le célèbre Quetzalcoatl, cet homme-dieu dont nous avons déjà décrit l'existence mythique. Cholula se distinguait par le grand nombre de ses temples, dont le plus célèbre s'élevait au sommet de la grande pyramide voisine de la ville. Ici, comme dans les lieux sacrés de l'ancien monde, se rendaient de tous les points de l'Anahuac d'innombrables pèlerins qui animaient encore cette grande cité; son gouvernement était une aristocratie républicaine où les prêtres jouaient un rôle fort important. « Les habitants de Cholula, dit Cortès avec cette simplicité de style qui caractérise ses écrits, sont mieux vêtus que ceux que nous avons vus jusqu'ici. Les gens aisés portent des manteaux par-dessus leurs habits; ces manteaux diffèrent de ceux d'Afrique, car ils ont des poches, quoique la coupe, le tissu et les franges, soient les mêmes. Les environs de la ville sont très-fertiles et bien cultivés; presque tous les champs peuvent être arrosés, et la ville est plus belle que toutes celles d'Espagne, car elle est bien fortifiée et bien bâtie sur un sol très-uni. Je puis assurer à Votre Altesse que du haut d'une mosquée (mezquita, c'est le mot par lequel Cortès désigne les téocalli), je comptai plus de quatre cents tours, et toutes sont des mosquées. Le nombre des habitants est si considérable, qu'il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit cultivé; et cependant en plusieurs endroits les Indiens éprouvent les effets de la famine, et il y a beaucoup de gens